

LA FILLE DE SON PÈRE

ANNE BEREST

LA FILLE
DE SON PÈRE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-102783-9

© Éditions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

à mes sœurs.

ΟΙΔΠΙΟΥΣ – Καὶ πῶς ὁ φύσας ἐξ ἴσου τῷ μηδενί;
Œdipe – Comment celui qui m'a engendré
serait-il tel que celui qui ne m'est rien ?

SOPHOCLE, *Œdipe roi*

J'avais dit plus jamais les enterrements, c'est fini, je n'y mettrai plus les pieds. J'avais dit ça, oui. Mais les circonstances étant ce qu'elles sont, je me suis sentie obligée, contrainte par une sorte de prescription morale et sans doute, pour être tout à fait honnête, poussée par une curiosité méchante.

J'ai bien failli renoncer, au dernier moment, surtout à cause de la chaleur, c'est épuisant un temps pareil et puis on ne sait pas comment s'habiller. Je ne pouvais décemment pas venir en short à l'inhumation de mon père.

Pour la deuxième fois de ma vie, je me retrouve dans l'embarrassante situation d'assister à un enterrement auquel personne ne m'a conviée.

La première fois c'était il y a dix ans, pour l'enterrement du père de mon enfant.

LA FILLE DE SON PÈRE

La deuxième fois aujourd'hui, pour l'enterrement de mon propre père.

Je crois, mais ma mémoire se brouille, que je n'étais pas particulièrement triste la première fois. Pas plus qu'aujourd'hui. Tout au plus mal à l'aise d'être parmi ces grappes sombres qui marchent lentement. Cette fois je ne voulais pas porter le noir du deuil, alors j'ai acheté une robe marron que je n'aime pas, je la jetterai en rentrant.

Si je devais être triste, ce ne serait pas de leur disparition, à l'un et à l'autre, mais en raison du peu d'intérêt que ces deux hommes m'ont toujours témoigné. Il faut croire que je n'ai pas su retenir leur attention. Ils sont passés à côté de moi, sans me voir, comme ces gens qui me dépassent, là, en remontant l'allée du cimetière, ne sachant pas qui je suis. Mais je ne suis plus triste depuis longtemps.

Ce qui m'est arrivé, il y a dix ans.

Comment toute ma vie a basculé en quelques jours, entre la fin de l'automne et le début de l'hiver, je ne m'en souviens pas en détail : les événements se sont comme effacés.

Il faudrait pouvoir, à l'aide d'un filtre magique ou d'une visionneuse interne, remonter le temps et se revoir, avant. Se souvenir de ce que nous pensions

LA FILLE DE SON PÈRE

alors, de nos impressions, mais avec la prescience des événements à venir, afin de ne pas oublier certains détails que nous regretterons, plus tard, d'avoir négligés au profit de futilités qui occupaient nos esprits et nous semblaient, alors, de la plus haute importance – et que nous avons, depuis, évidemment oubliées.

Le jour de l'anniversaire

J'aime bien les trajets en voiture parce que les pensées défilent en même temps que les paysages. Sans s'attarder. Le soleil rase les champs de vignes sur la route d'Épernay, la nuit tombe depuis Reims, aujourd'hui c'est l'anniversaire d'Irène. Elle a trente-huit ans, ma grande sœur. Trente-huit ans aujourd'hui, dix-neuf pour toute sa vie avec un sweat-shirt bleu clair sur lequel est écrit Rainbow. Chaque lettre a une couleur différente. R rouge. A orange. I jaune. N vert. B bleu. O indigo. W violet. Sa copine Katia le lui avait offert pour son anniversaire. J'avais douze ans, je rêvais d'en avoir dix-neuf et de porter le même sweat-shirt qu'Irène.

Nous sommes réunies, les trois sœurs, à l'arrière de la voiture, comme lorsque nous étions enfants : Irène et Charlie aux portières et moi au milieu. Elles convoitent, la petite et la grande, les places des

fenêtres. Moi je veux seulement être tranquille, ne pas faire d'histoires.

Je me demande à quand remonte la dernière fois que nous avons été coincées toutes les trois, serrées les unes contre les autres à l'arrière d'une voiture : les trois sœurs rousses qui ne passent pas inaperçues avec leurs cheveux.

Le contact de leurs corps contre le mien me trouble, avec les années j'ai perdu l'habitude d'une promiscuité physique avec mes sœurs. La pression de leurs cuisses sur les miennes est si désagréable que j'éloigne mes genoux, par petits coups secs, pour que, sans qu'elles s'en aperçoivent, elles repoussent leurs jambes loin de moi. Pourtant je me souviens de nos chairs nues d'enfants, quand nous nous lavions toutes les deux, Charlie et moi, dans la baignoire sabot de la salle de bains à Épernay. Nos coiffures en mousse de bain. Les bras luisants de savon. Nos torses plats. Je revois Charlie, son corps d'une seule traite comme un membre taillé dans un bloc de chair. Petit singe admirant chacun de mes gestes. Cherchant à les imiter.

Quand nous étions enfants, Charlie était ma chose ; elle était une jouissance, que mes parents avaient mise à ma disposition. Je la laissais tout prendre de moi, et elle se gonflait des moindres bribes de moi-même qu'elle rognait sur mon passage.

LA FILLE DE SON PÈRE

Aujourd'hui, je la regarde ma petite sœur, son reflet dans la vitre de la voiture. Le haut de son visage est éclaboussé par les rayons du soleil orange dans ses cheveux. De profil, le menton ressort terriblement, comme s'il voulait s'affranchir du reste de son visage. Chez l'homme et la femme, le nez et les oreilles continuent, paraît-il, de croître toute la vie. Il semble que, chez Charlie, ce soit le menton. Et puis elle a coupé ses cheveux court. Trop court.

Je la regarde ma petite sœur, assise à côté de moi dans la voiture, et sonde ce qui reste de moi en elle ; ce qui demeure de notre passion enfantine. Je cherche. Et je ne trouve pas. Il ne resterait rien de notre dépendance naturelle. Je me demande à quel moment la vassalité s'est dissipée et laquelle de nous deux a initié le changement. Notre situation aujourd'hui est embarrassante, propre à celle des amants dont l'amour s'est éteint et qui s'en excusent l'un l'autre : pardon de ne plus t'aimer aveuglément ; pardon de ne plus te trouver si indispensable que ma vie en dépende ; pardon de me désintéresser de toi pour regarder ailleurs, vers ceux qui me ressemblent plus que toi aujourd'hui ; pardon de me demander quel charme me prenait si fort en te voyant, que je voulais que tu m'appartiennes. Où tout cela est-il passé ? Notre amour a été remplacé par d'autres gens, des hommes s'y sont substitués.

LA FILLE DE SON PÈRE

Cependant ce n'est pas avec Mathieu que je partagerai l'heure du bain. Je n'ai pas le droit d'entrer dans la salle de bains pendant qu'il se lave, Mathieu dit que ce moment est comme un « rituel » qu'il faut respecter si l'on veut se respecter soi-même. Quand il vient chez moi, Mathieu apporte une trousse noire, remplie de produits pour le bain, d'éponges, de brosses et de gants, qu'il ne me propose jamais. Je ne lui demande pas. Quand Mathieu sort de la salle de bains interdite, des vapeurs de citron imprègnent ma chambre. Mathieu n'est pas gêné par sa nudité, au contraire, il semble me prouver par son aisance la supériorité de son corps nu sur le mien. Un corps parfaitement articulé. Terminé. Sans brusquerie, sans les stigmates de l'enfance. Un magnifique corps. Et pendant qu'il s'habille, j'observe sans rien dire ses manières appliquées, chacun de ses mouvements me montre l'exemple de tout ce que je ne suis pas : l'élégance de chaque geste et la précision des mains.

Tout à l'heure, en enfilant les jambes de son pantalon, Mathieu m'a dit que souvent sa générosité le perdait. Au fond, Mathieu estime que je ne le mérite pas. Et il s'enorgueillit de cette pensée qui le rend fort à ses yeux. C'est cette force qui lui donne l'envie de me revoir. Une dernière fois. Chaque fois la

dernière. C'est cette force qui me séduit et me tient à sa disposition.

Quand nous nous retrouvons pour faire l'amour, toujours chez moi, Mathieu plie soigneusement ses vêtements qu'il pose sur ma chaise avant de déployer son corps idéal sur le lit. Il s'allonge et ensuite je dois venir sur lui. D'abord il ne bouge pas, comme s'il était en train de mourir. Moi je dois embrasser lentement sa peau. Puis il se réveille et me bouscule. Quoi qu'il arrive, je dois garder ma chemise, mon pull ou mon T-shirt, il ne faut pas que je sois entièrement nue. Je ne sais pas si c'est avec moi, la rousse, ou si c'est la même chose, avec les autres femmes.

C'est la quinzième fois qu'il vient chez moi. Quinze fois qu'il fait les mêmes gestes. Plier. Déplier. Ma chaise, elle ne servait à rien avant. Maintenant, elle est très importante.

Je prends patience, c'est une question de chiffre – un jour cela fera trente, quarante-deux, soixante-quinze fois qu'il viendra et arrivera le moment où je ne les compterai plus. Il suffit d'attendre et ne rien laisser paraître, ni les joies ni les déceptions. Attendre.

Je flotte en me laissant porter par la voiture qui prend le chemin parcouru mille fois, dont on connaît chacun des bruits : le passage de la route au gravier,

le bruit du frein à main, du moteur qui se coupe et des portes qui claquent. Je serre dans ma main la clé que Mathieu m'a donnée. Je voulais qu'il m'accompagne ce soir pour le dîner d'anniversaire, mais sans hésitation il a répondu : « Je ne peux pas venir, parce que moi, je n'ai pas parlé de toi à ma famille. »

Mathieu est un garçon qui tient aux choses ordonnées et aux situations égalitaires.

Mais il m'a donné sa clé pour que je le rejoigne après le dîner d'anniversaire.

Charlie, elle, est venue avec quelqu'un. C'est la première fois qu'elle vient accompagnée à Épernay. Le garçon est assis devant, à côté du mari d'Irène qui conduit trop vite. Il a un beau visage, mais son buste est très maigre, ses bras aussi. Je croise son regard dans le rétroviseur. Il me regarde et détourne les yeux. Puis il regarde de nouveau. Comme s'il ne pouvait pas s'empêcher d'épier.

Je me demande s'il travaille avec Charlie, à l'aéroport, il paraît jeune pour un contrôleur aérien. Charlie ne m'a jamais parlé de lui auparavant. Avant elle me parlait de tout, aujourd'hui elle ne me dit plus rien.

Déjà j'aperçois le bout de la route, le temps a passé vite, le portail est ouvert, nous remontons le chemin de gravillons qui craquent et crissent sous les pneus.

